

La rigueur du sport

Denys Arcand

Volume 26, Number 2 (152), March 1984

Section sportive

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arcand, D. (1984). La rigueur du sport. *Liberté*, 26(2), 11–13.

DENYS ARCAND

LA RIGUEUR DU SPORT

Je travaille à faire des films ou des émissions de télévision, c'est dire que je suis plongé tous les jours dans un monde où la fumisterie règne absolument. Je me réfugie souvent et régulièrement dans la pratique de certains sports pour y retrouver le plaisir de la rigueur que mon métier me refuse continuellement.

Dans mon métier, tout est affaire d'opinion. On aime ou on n'aime pas tel film, tel cinéaste. Un film turc, *Yol*, remporte un prix au festival de Cannes. Je vais le voir et je trouve que c'est un navet. Toute la critique montréalaise soutient que *Carmen* de Carlos Saura est un pur chef-d'œuvre. Je rencontre Bernard Gosselin, avec qui j'ai partagé il y a vingt ans un amour aussi bref qu'intense pour une danseuse de la banlieue de Madrid, il me déclare péremptoirement: «ne te dérange pas pour *Carmen*, c'est totalement insignifiant». Luc Perreault, dans *La Presse*, soutient que le dernier film de Gilles Groulx est une apologie de l'establishment financier. Ce point de vue me sidère. Il y a quelques années j'avais vu *Annie Hall* de Woody Allen, j'en garde un bon souvenir. Je lis les mémoires de Luis Buñuel et j'apprends qu'il trouve *Annie Hall* très mauvais. Je me trouve idiot. La situation se complique encore plus quand il s'agit de mes propres films.

Le Confort et l'indifférence a été qualifié d'œuvre magistrale par certains et de navet crypto-fasciste par d'autres. Pire encore, des distinctions se font entre mes films que je n'arrive pas à saisir. Il me semble que

je suis toujours le même, et pourtant Patrick Straram, que j'aime beaucoup, apprécie *Le Confort* mais abhorre *Gina*. Je n'y comprends rien. Pour la télévision, j'écris à reculons, sans y croire et pour des raisons alimentaires, la série *Duplessis*; c'est un succès considérable. J'aime beaucoup les films de Jacques Leduc mais nous sommes douze dans la salle. Quel mystère!

Sur un court de tennis, il n'y a pas de mystère. Le service de John McEnroe n'est pas une affaire d'opinion. Quelles que soient vos affinités électives, la balle va venir vers vous à cent dix milles à l'heure, chargée de sidespin. John McEnroe ne vous demande pas de l'aimer, il se soucie très peu de l'opinion que vous pouvez avoir de lui; tout ce qu'il vous demande c'est d'essayer de retourner la balle. Si vous ne pouvez pas le faire, c'est lui qui va gagner la partie. Et le principe du jeu est de gagner la partie. C'est simple et c'est précis.

Dans le sport, je sais qui je suis: un joueur de tennis de catégorie «B», un joueur de hockey «*old-timer*», un golfeur de handicap 15. Je sais cela très exactement et mes compagnons de jeu le savent aussi. Les sportifs sont parfois assez humbles. Nos corps nous ont appris irrévocablement que nous n'appartenons pas au même univers qu'Ivan Lendl, Vladislav Tretyak ou Larry Holmes. Je me demande si le corps n'apprend pas mieux que la tête. Car je n'ai aucune idée de ma valeur comme cinéaste ou comme scénariste. Au gré de mes humeurs, certains soirs, je me trouve tout à fait bien ou totalement pourri. Je rencontre des cinéastes que je trouve miteux et je vois dans leurs yeux qu'ils se pensent bien meilleurs que moi. Qui a tort, qui a raison? Au tennis on le saurait tout de suite, au cinéma on ne le saura jamais. Car en plus, il y a toujours la possibilité de la gloire posthume, les fantômes de Stendhal et de Van Gogh. Ces incertitudes perpétuelles, ce flou permanent sont accentués encore par nos conditions économiques de production. Dans les pays où l'activité culturelle est

en partie soumise à la logique capitaliste, le box-office, les ventes ou les cotes d'écoute imposent au moins une certaine logique, même bâtarde, à la production. Mais ici, où tout finalement dépend des subventions gouvernementales, on publie, on tourne et on met en ondes n'importe quoi n'importe comment et à n'importe quel prix, au gré des opinions de nos fonctionnaires culturels. Ce qui renforce encore la sensation d'arbitraire et d'irréalité générale. Et ce qui explique peut-être un peu pourquoi le soir, devant leur miroir, de pauvres cinéastes québécois finissent par s'imaginer qu'avec plus d'encouragements ils pourraient devenir de nouveaux Kurosawas. En haut de la piste de descente de Val d'Isère, seul un schizophrène dangereux peut s'imaginer l'égal de Steve Podborski.

Petite anecdote: mon frère Gabriel est un excellent acteur et un joueur de tennis convenable mais qui ne pratique jamais. Mon partenaire de doubles étant absent, j'inscris mon frère à sa place dans un tournoi. Il arrive à la maison pâle et nerveux. Il demande un cognac à ma femme. — «Avant le match!? Tu peux pas être si nerveux que ça! Un acteur! Habitué au théâtre.» — «Justement, on est pas au théâtre là! C'est la vraie vie!»

Le sport de compétition ne permet pas d'échappatoires, c'est pour cela que je n'aime pas le jogging, le conditionnement physique, le ski de randonnée et le canotage. Je veux des sports mesurables. J'en ai besoin. Ils me donnent des petites certitudes, des points de repère qui atténuent la sensation de dérive que je ressens tous les jours. Et puis quand, sur un court de tennis, je suis en train de me faire laver 6-0 et 6-0 par un détestable petit junior, je peux toujours me dire qu'au fond ce n'est pas trop grave parce que mon dernier scénario est vraiment assez réussi. Et quand, au premier visionnement de mon dernier film, je tremble de peur, je me reconforte en me disant que dans deux semaines je serai en ski et que là je vivrai vraiment.